

Langues et civilisation de l'Asie Mineure

M. Emmanuel LAROCHE, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

I. - Anatolien et indo-européen

1. Sous ce titre a été achevée l'étude du système spatio-temporel. Après l'avant et l'arrière, le haut et le bas, il restait l'essentiel, à savoir les notions d'intériorité et d'extériorité. La grammaire comparée de l'indo-européen ne s'attache guère à l'analyse des termes qui portent ces notions. C'est que, ici et là, dans chacun des grands groupes dialectaux, « dedans/en » et « dehors/hors de » sont complètement grammaticalisés, et ne signifient plus rien qu'une opposition abstraite ou géométrique. Or, le fait qu'il n'existe aucun terme, aucune racine commune pour « dehors » doit mettre en garde contre une solution simpliste. L'intérêt des faits hittito-louvites réside en ceci que « dedans » et « dehors » naissent, se développent et prolifèrent sous nos yeux, dans la proto-histoire, que la racine pour « dedans/dans/en » est héritée de l'indo-européen tandis que celle exprimant l'extérieur est tout entière issue d'un lexème vivant, et s'organise en marge du lexique. Nous n'avons pas affaire, ici, à un système rigide commandé par un binôme du type du latin *in/ex*, grec *en/eks* ; en Asie Mineure, *anda* et *arha*, communs à tout le territoire dialectal, sont deux éléments inégalement évolués d'un ensemble organique, flexionnel, de caractère nominal, encore apte à la dérivation. Il ne sert pratiquement à rien d'écrire, avec les dictionnaires, hitt. *anda(n)* = gr. *endon*, vieux latin *endo-* (*indu-*) ; ce qu'il faut faire, c'est replacer *anda(n)* dans le groupe lexical auquel il appartient.

Le hasard a fait que les deux termes concernés, *anda* et *arha*, ont leur place alphabétique au début des deux dictionnaires en cours d'édition, celui d'A. Kammenhuber et celui de J. Tischler. On y trouve une abondante documentation ; mais la présentation des faits ne satisfait pas, parce que les auteurs utilisent des critères de classement inadéquats. L'étude que nous avons proposée s'efforce de reproduire la réalité historique, sans lui imposer un préalable étymologique.

a. *anda*. Un point important est à souligner : *anda* et *andan* ne sont pas confondus en vieux hittite, où la distinction *andan* (locatif) - *anda* (directif/allatif) se vérifie le plus souvent. La confusion est totale en hittite classique, à partir du début du XIII^e siècle. Des duplicats donnent aux mêmes places l'un ou l'autre indifféremment (ex. KUB XII 60 I 5 = XXXIII 81 I 2 ; Code § 100 A dans ses deux versions, etc.).

La signification de *anda(n)* direction vers, pénétration dans, est claire devant les verbes de mouvement ; cf. latin *ad-*, *in-*. Devant les verbes non motionnels, il est impossible d'extraire une « nuance » sémantique sans quelque arbitraire ; nous avons comparé, à ce propos, les justes observations de Gurney, Prayers 40 ssq., aux « traductions » de Kammenhuber : *ein-reden*, *ein-sprechen* ont pris en allemand des orientations spécifiques, étrangères au hittite *anda-memai-*.

La triple syntaxe de *anda* est banale et se retrouve en louvite, cunéiforme et hiéroglyphique ; cf. déjà BSL 53, 176 ; DLL 28, 152 ; HHG 40 ; Hiér. Hitt. I n° 49. L'adjectif *a(n)tatilis*, hapax de la stèle de Babylone, pourrait dériver directement d'un nom **antata* « chambre, intérieur de maison » (cf. cun. É.Š À) à placer près du lycien *ntata*, même sens. Les graphies hiér. 'a-tá et lyc. *nte* indiquent une oxytonie *a(n)dá*, propre à ce dialecte, et sûrement secondaire.

Le groupe de *antur-* (*andur-*) « l'intérieur, le dedans » se compose d'un ablatif adverbial *anturza* « de l'intérieur » et de l'adjectif *anturiya-* « intérieur » : il s'oppose à *arahzena-* « extérieur, étranger ». On le dit de la maison : « habit d'intérieur » TÚG *anturiyas* (ou *parnas*), et TÚG *anturas* (KUB XLII 49, 7) variante révélatrice du nom *antur-*. Ce qui est situé dans la courbe d'un ruisseau est « intérieur du (!) ruisseau ». On s'étonne que l'assonance ait inspiré à Sturtevant une comparaison avec l'angl. *in-doors*, et, à travers le mot *door*, une restauration à l'aide de **dhur-* « porte ». Car la porte (hitt. *aska-*) est précisément le lieu de l'extérieur (cf. lat. *foris*, *foras*). Le rapprochement de **nter* > lat. *inter* n'est pas plus satisfaisant. — En fait, tout se passe comme si **antur-* avait été refait, en hittite même, sur *anda(n)*, à l'aide du suffixe vivant *-ur*, celui des abstraits verbaux (*kur-ur*, *seh-ur*, etc.). *anda(n)* n'est relié à l'i.-eur. primitif que par le fil ténu de *andan* = **endon*, que le hittite dénonce comme un vieux nom neutre signifiant « masse, volume » ; comparer, à cet égard, la construction génitive du grec *Dios endon*, par exemple.

b. *arha* « hors de » et son groupe appartiennent à la flexion d'un substantif anatolien autonome, parfaitement clair ; c'est la raison pour laquelle, seul de tous les adverbes spatiaux, il autorise une analyse de caractère déductif. A ce propos, les articles dédiés à *arha* par les dictionnaires doivent être

recomposés de fond en comble. Dès que l'on eut reconnu que le hittite classique *erha-* « frontière » (écrit *IR-ha*) est la forme évoluée du vieux hittite *arha-*, il se reformait *ipso facto* un thème anatolien *arha-* conservé par les autres dialectes, tandis que le hittite développait deux branches désormais indépendantes : *erha-* « frontière » et *arha-* « à la limite > hors de ». Une étude détaillée des occurrences de *arha-* et de son dénominatif *arhai-* a précédé celle de *arha* ; car l'affectation du directif *arha* à l'expression de l'extériorité découlait automatiquement du concept de frontière, limite, tel que les Hittites ont eu maintes fois l'occasion de l'imaginer et de l'appliquer ; à part les frontières naturelles qu'ils utilisent à leur profit (Euphrate, Antitaurus, Lac Salé, littoral marin), ils ne reconnaissent pour *arhas* que la ligne imaginaire joignant des points de repère fixes ; chez eux, pas de *limes* à la romaine ni de « muraille de Chine ». Les traités fixent les frontières conventionnelles en énumérant un à un les sommets montagneux, les passages à gué, les vallées et les villages qui sont censés appartenir à chaque autorité contractante. Que la ligne en pointillés ainsi définie se referme sur elle-même, on obtient le territoire ou pays dont un *arhas* devient la circonférence, et qui lui-même est un *antur*. C'est pourquoi le dénominatif de *arha/irha-* signifie proprement « faire un *arha-* », donc « aligner, délimiter », et par suite, de façon générale, énumérer des objets constituant une série (des idoles dans un sanctuaire). A la limite, *irhai-* c'est « faire le tour de », et au passif-intransitif, parlant de la lune, « achever son cours (mensuel) ». En traduisant par « finir », les dictionnaires ne retiennent que la signification métaphorique d'un verbe dont l'origine latine (*finis*) coïncide avec l'anatolien *arhas*. L'analyse sémantique devait précéder, naturellement, toute suggestion étymologique, et ne se point laisser fourvoyer dans des assonances trompeuses (lat. *re-*, etc.). Que *arha-* soit le même mot que le lat. *ōra* et le celt. *or*, ou non, importe peu ici. L'essentiel demeure que la notion d'extériorité s'est, en Asie Mineure indo-européenne, *réalisée* sous la forme d'un cas du mot « limite, frontière », entendu comme le produit d'une activité consciente. C'est cela qui compte, parce que l'origine de l'adverbe, du mot-outil, est à portée de main, bien vivante dans la langue qui l'emploie. Voici comment pourrait être présenté, réduit aux données et allégé de sa « bibliographie », un article du dictionnaire :

arha-/irha-, genre animé « frontière, bord » = sum. *ZAG-a-* ; d'où, au plur. « territoire » (cf. lat. *finēs*).

Hitt. arch. *arha-* > hitt. class. *erha-* ou *irha-* (graphie commune). Dénom. arch. *arhai-* > class. *irhai-*, littér. « faire une frontière, une bordure, une série » ; au figuré « énumérer, aligner, délimiter » ; passif intrans. « s'achever (en cercle) ».

— Participe neutre adv. *arhayan* « séparé » d'où « à part, séparément, en distinguant » (défectif *arhaya*, Hippologie).

Nom d'action *irhatt-* « limitation » ; d'où *irhattant-s* « énumération, liste ». Louv. hiér. *arha-* « frontière » (lire *irha* ?).

Directif *arha* « vers le bord ». Au point de vue du sujet « vers l'extérieur » ; d'où *arha* généralisé comme antithèse de *anda(n)* ; équivaut proprement au lat. *ex* (sortie), puis aussi au lat. *ab* (éloignement). Trois fonctions syntaxiques : postposition, préverbe et adverbe. De même en louvite hiér. *arha* est préverbe et postposition. Le sens du lycien *ere/eri* demeure incertain ; le lydien *aara*, s'il signifie « enclos, propriété » (= aram. *trbš*) n'a rien à faire ici.

Dérivés adverbiaux de *arha* « ex- » : 1. abl. *ar(a)hts* écrit *a-ar-ah-za* donnant l'adverbe statique « dehors » = lat. *foris*, synonyme de *askaza* « à la porte », antonyme de *anturza* « au dedans ». — 2. adj. *arahzenas* « limitrophe, étranger », opposé à *anturiya-* « intérieur, interne » ; hiér. *ar-ha-ti-na-* « étranger ». — 3. adv. et postposition *arahzanda* « dans l'espace extérieur » ; tout l'espace défini par *arhaza* : d'où « autour de ». — 4. *arahziya-* « extérieur » (hapax de KUB XVI 19 R° 9).

L'alternance (Ablaut) *a/i* n'existe pas dans ce mot : *e/irha-* n'est que l'état évolué de *arha*. Le sens propre est « bord, limite » d'où « frontière » (politique et sociale). Dès l'époque anatolienne commune, *arha* porte seul l'expression de l'extériorité. Des variantes sémantiques apparaissent en composition verbale (sortie, éloignement, achèvement, destruction, etc.) en fonction du verbe, non du préverbe : *arha-da-* « ôter » de *da-* « prendre » ; *arha-pai-* « partir », de *pai-* « aller » ; *arha-aniya-* « défaire » de *aniya-* « faire » ; *arha-warnu-* « consumer » de *warnu-* « brûler », etc. Le correspondant sémantique le plus proche est le groupe du celtique *or* = latin *ōra*.

2. Une « quatrième dimension » en hittite : le couple préverbal *pe-* : *u-*.

Une rapide revue des travaux consacrés au préverbe *pe-*, en particulier à la locution verbale *pe hark-*, suffit à révéler la fragilité de la base sur laquelle sont fondées les étymologies i.-eur. du binôme *pe-/u-* ; *pe-hark-* ne signifie pas « bei sich halten, dabei haben », mais bien « tenir à bout de bras » d'où « contenir, détenir, tendre à » : Kümmel l'a glosé avec raison « hin-halten » (StBoT 3, 56-57). L'existence même de ce demi-composé, susceptible de subir la tmèse (*pe-pat hark-*, KBo XVII 65 R° 48), signifie que le processus de la préverbation suit son cours ; *pe-hark-* n'est pas vieux-hittite et n'a aucun parallèle hors du hittite classique. La comparaison de l'allemand *hin-*, opposé à hitt. *u-* = all. *her-*, est instructive à bien des égards ; elle montre l'aptitude d'une langue, à un moment donné de son évolution, à créer et à développer une fonction originale, sans répondant même chez les dialectes les plus proches. Cette fonction se définit de la manière la plus précise : *pe-* marque que le procès s'éloigne de la sphère

théorique du sujet, *u-* marque qu'il s'en rapproche ou bien qu'il y pénètre. Aussi les essais étymologiques sont-ils demeurés vains, puisqu'ils manquent tous à expliquer la dualité *pe-/u-*, et puisqu'ils font appel à des préverbes qui n'ont nulle part cette fonction : lat. *po-*, v. sl. *po-* ; lat. *au-*, etc.

L'occasion se présentait d'examiner l'ensemble des composés du hittite appartenant à ce groupe. Il faut réagir contre une définition laxiste, et n'accepter que les termes de comparaison répondant à trois conditions complémentaires : 1. existence du verbe simple : *wemiya-* découpé en *w-emiya-* postule un **emiya-* mythique ; 2. existence des deux composés antithétiques ; 3. flexion concordante du simple et des composés. On élimine ainsi *pettai-* « courir, fuir », qui est le simple *i.-eur*. **pet-yo-* ; le cas de *piya-* « donner » ne convient pas non plus, si l'on invoque *iya-(mi)* « faire », en face de *p-iya-(hi)*. Il reste :

- de *nai-* « mener » : *u-nnai-* et *pe-nnai-* ;
- de **i-* « aller » (cf. louv. *i-*) : *uwami* et *paimi* ;
- de *da-* « prendre » : *u-da-* et *pe-da-* ;
- de *siya-* « presser » : *u-ssiya-* et *pe-ssiya-* ;
- d'un inconnu **ya-* : *u-ya-* et *pe-ya-* « envoyer, mander ».

La difficulté majeure est l'analyse de *pehude-* « emmener » en face de *uwade-* « amener », tous deux composés du représentant hittite de l'*i.-eur*. **wedh-* « mener ». La solution la plus économique serait la suivante : *pehude-* contient un *-h-* graphique marquant l'hiatus de *e + u* ; cf. *seh-ur*, *meh-ur*, *miyah-unt-*, etc. ; la base *ude-* alterne avec *wade-* dans *u-wade-*. L'analyse évite les invraisemblables reconstructions fondées sur un verbe *hwed-* et sur les laryngales.

Le louvite n'a qu'une trace de cette formation : *aw-i-* « venir » en face de *i-* « aller » ; selon les apparences, le hittite a développé seul un processus inauguré en anatolien, avec un matériel en partie hérité.

Pas plus qu'aucune autre langue, l'anatolien n'est fait d'un ramassis de déchets morphologiques, de « résidus » qu'il faudrait projeter, par les procédés de la méthode comparative, sur le plan d'un indo-européen préfigurant toutes les grammaires dialectales dans leurs moindres détails.

II. - Séminaire : *Recherches sur la langue hourrite (suite)*

1. Les pronoms. (a) Depuis l'*Introduction* de Speiser (1941), le déchiffrement des pronoms personnels, l'une des *cruces* de la langue, n'a guère progressé. Les personnels toniques sont *išaš - ište - šu-* « je, moi », confirmés en partie par les quadrilingues de RS, et *we-* « toi », confirmé par Boğ.

La triplicité du radical de « je, moi », déjà soulignée par Speiser, rappelle des faits semblables dans beaucoup d'autres langues, i.-eur., sémit., etc. Mais, à la différence de l'indo-européen, par exemple, le hourrite montre par la flexion, le caractère nominal du pronom, pourvu d'un ergatif, d'un absolu, et de formes fléchies (*šu-we*, *šu-wa*, etc.). Il est donc opportun de verser le cas au dossier général, c'est-à-dire de conjecturer le caractère nominal, significatif, de la notion de « ego » ; à un stade primitif, les langues désignent le « je » comme un être, donc une notion, autre que le « moi ». Une analyse des fonctions personnelles telle que la propose Benveniste (*Problèmes*, p. 228 sq.) indique la solution : *ego* n'est rien que le sujet parlant, à la fois créateur et objet du discours ; « moi » est un objet comme « toi », « lui », ou n'importe qui. Partout, au cours des temps, l'analogie grammaticale efface l'opposition, ou tend à la détruire : lat. *ego* > fr. *jo*, *je* ; lat. *mē/me* > *moi/me* ; angl. mod. *I* remplacé par *me*, etc.

b) Il n'existe pas de pronom de 3^e personne. Mais un morphème de 3^e personne se dégage de deux analyses convergentes, encore inconnues de Speiser : le suffixe enclitique *-a* commun au verbe (3^e du singulier) et au nom (possessif « son »), par quoi l'on rencontre un autre fait répandu dans les langues non flexionnelles : coïncidence de « il vient » et « sa venue ». Il fallait alors reprendre systématiquement le problème des enclitiques personnels, dans leur fonction et en liaison directe avec la question des « diathèses » du hourrite. Un examen détaillé des antécédents (Bork, Friedrich, Speiser, Goetze, Bush) a mis en lumière l'extrême confusion des opinions, et surtout l'arbitraire des conclusions, fondées sur un exemple au détriment des autres. Les faits sont contradictoires à l'intérieur même de la lettre mittanienne ; la documentation anatolienne et ougaritique n'apporte ici aucun élément utile.

(c) Le pronom « relatif » *ya/ye-* a été repéré très tôt, mais a donné lieu à des confusions verbales ou terminologiques qu'il faut dissiper. Les grammairiens classent et définissent ce pronom comme relatif, parce que la traduction occidentale en est nécessairement « relative ». En réalité, *ya/ye-* fonctionne exclusivement comme corrélatif de déictique selon le schéma connu « qui... il... », lat. *qui(cumque)...* *is/ille...* ». D'autre part, *ya/ye-* reçoit pour prédicat soit un verbe fini, soit un verbe nominalisé (en *-šše-*) ; il n'est donc pas comparable aux relatifs de nos langues, qui introduisent les banales déterminations verbales des propositions subordonnées.

2. Le verbe. La plupart des formes verbales intelligibles avaient été expliquées, au hasard des textes, lors des leçons précédentes. Un exposé plus systématique était indispensable, à seule fin de mesurer l'ampleur de notre ignorance. Sur le principe même de la conjugaison, sur le nombre

et la valeur concrète de chaque suffixe dérivatif, il fallait reprendre les données de base, en complétant la morphologie mittanienne par celle des autres sources. L'effort de reclassement a porté plus spécialement sur les suffixes dit de « dérivation », que tous les auteurs, jusqu'à maintenant, ont multipliés au delà du vraisemblable.

Le matériel brut à extraire du glossaire général comporte 54 « racines » monosyllabiques rebelles à toute analyse ; elles se répartissent en 25 racines de sens connu dit « transitif », 22 de sens douteux ou inconnu, 7 de la classe dite « intransitive » ; ex. *tad-* « aimer », *tan-* « faire », *ar-* « donner », *hub-* « briser ». — *ulli-* « tuer, détruire ? », *pukl-* « assembler ? ». — *un-* « venir », *man-* « exister », *ur-* « se produire ». A ce stock primaire, il convient d'ajouter les radicaux secondaires indifférenciés, dont l'interprétation résultait d'une étude détaillée des suffixes verbaux : *tad-ugar(-i)-* « être ami de » ; *urhupt-* = *urh-ubad-* « (rester) fidèle à », etc. (cf. *Annuaire* de 1977-1978, p. 554).

La racine verbale est un pur lèxème, analogue au squelette consonantique du sémitique (et de l'indo-européen). Elle n'est jamais marquée comme telle que par l'addition de suffixes fonctionnels, à distinguer soigneusement des suffixes dérivatifs ; ainsi *-ugar-* appartient au nom, mais *-an-* au verbe (factitif), de même *-ul-* (passif), *-ašt-* (intensif, itératif). De là découle la nécessité de reclasser, en en réduisant le nombre, les quelques suffixes verbaux constitutifs de la « conjugaison » ; sur ce point, les listes procurées par Speiser et par Bush étaient déjà des ruines : la série des 14 suffixes « formatifs » de Bush a été soumise à ces critères et réduite à 3 ou 4 unités authentiques. En respectant ensuite l'ordre immuable des positions de suffixation, on a obtenu un schéma paradigmatique beaucoup plus simple et plus convaincant que le système speisérien, avec les corollaires étymologiques (comparaison de l'ourartien) librement exploités par Djakonov. Chaque suffixe a donné lieu à une explication littérale des occurrences ; plusieurs passages de la lettre mittanienne ont, de cette façon, bénéficié d'apports et de recouplements empruntés à la riche documentation anatolienne.

Au chapitre des temps et des modes, il est possible de pousser les choses au delà de la vulgate dont Speiser et Friedrich (*Handbuch*) ont propagé la doctrine. On constate une discordance phonétique entre le mittanien *-en* de *haš-en* « qu'il entende » et la diphtongue *-yan* de l'anatolien *ari-yan* « qu'il donne ». Au Mit. d'ailleurs, *pāšš-en* « qu'il envoie » voisine avec *itt-ain* « qu'il aille ». Au Kizuwatna hourrite, *-aeš* et *-eš* alternent librement à l'intérieur d'une seule et même rédaction ; les duplicats démontrent leur identité fonctionnelle : 3^e sg. de l'opt. passif. Il n'a pas été possible d'établir ce que l'on commence à soupçonner, que les nombreux modes enregistrés, avec des discordances dans la terminologie, ne sont en fait qu'un seul et même mode (volitif, optatif, potentiel) réunissant des suffixes hétéroclites, sans apparence d'unité structurelle : 1^{re} sg. en *-ili*, 3^e sg. en *-in/yan/ain*, etc.

Pour équilibrer cette revue critique de la morphologie, il était simplement honnête de reconnaître la difficulté majeure, jusqu'ici insurmontable, créée par le mécanisme des négations. Qu'il ait coexisté trois suffixes négatifs [(1) *-ki/-ku* ; (2) *-ewa* ; (3) *-ma*] n'est pas en soi invraisemblable ; mais que leur affectation soit ce qu'elle paraît être inspire les plus graves soupçons. Contrairement à ce que l'on imaginait, *-ki/-ku* est à la fois négation de mot et négation de l'assertion (indicative) ; nous en avons relevé tous les exemples et les avons analysés dans leurs contextes. Cependant, il faut admettre, pour ce suffixe et pour lui seul, une sorte d'harmonisation dont les effets sont irréductibles à tout principe phonologique ou morphologique : *-ka*, *-ki*, *-ku* apparaissent chacun dans des contextes contradictoires : *hai-kki* « ne prend pas », mais *hašikku* « qui n'entend pas » ; *hilišu-ki* (RS) en face de *tadugaruši-kki* (Mit.) et de *hilluši-kku-nni* (Mit.). Pourquoi la négation en *-kku/u* n'est-elle attestée qu'au présent et au prétérit, jamais au futur ? Et enfin pourquoi le participe en *-šše-*, si clairement nominal d'après sa flexion, est-il nié par *-ma-* au lieu de *-kku-* ? Dans *haš-wen* « qu'il n'entende pas », pourquoi la négation *-w-* (lat. *nē*) précède-t-elle la désinence au lieu de la suivre, comme ailleurs ? Toutes questions que seul un accroissement du matériel documentaire permettra de résoudre, s'il se peut. Nous avons dû exprimer les plus expresses réserves devant les récents efforts (Djakonov) pour obtenir, par un découpage de plus en plus menu des morphèmes, un tableau synoptique et générique des verbes hourrites et ourartiens. Il a semblé beaucoup plus opportun, en tous cas plus urgent, de fixer avec rigueur les points sensibles, encore fragiles, d'un déchiffrement en plein devenir : le verbe hourrite est très mal connu, on n'en saurait déduire ou inférer rien de stable.

E. L.

MISSIONS

- Direction de la mission archéologique française de Gülnar (Turquie), septembre 1978.
- Conférences à l'Université de Nancy II, décembre 1978.
- Participation au Symposium archéologique d'Ankara, janvier 1979.

PUBLICATIONS

- *Problèmes de l'écriture cunéiforme hittite* (dans *Annali della Scuola Normale di Pisa*, 1978, p. 739-753).

— *Entretien sur la linguistique avec Berke Vardar* (dans *Dil Bilim III*, Istanbul, 1978, p. 13-23).

— *Glossaire de la langue hourrite I* (dans *Revue Hitt. et As.*, XXXIV, 1976, p. 1-161).

— *La trilingue du Létôon, l'inscription lycienne* (dans *Fouilles de Xanthos VI*, 1979, p. 49-127).

Le 19 juin 1979, dans les salons de M. l'Administrateur, le Professeur a reçu de ses collègues et amis un recueil de Mélanges intitulé *Florilegium Anatolicum*, éditions de Boccard.